

Un homme d'Église se marie

59 ans que je suis prêtre, et 40 ans que je suis marié avec Marie.

Lorsque, en 1975, j'ai fait savoir mon intention de me marier aux deux évêques dont je dépendais canoniquement et avec qui j'entretenais une relation de grande amitié, l'un et l'autre m'ont dit : « Prends-la avec toi mais ne te marie pas ». « Je ne mange pas de ce pain-là » leur ai-je répondu. Alors, l'un d'eux avec qui j'avais vécu en équipe pendant neuf ans, me dit : « Tu fais une connerie ». Ma décision était prise..., l'avenir dirait le reste !

Restait cette question : dans quel statut officiel allais-je me placer vis-à-vis de l'Église ? Ayant refusé les amours clandestines, j'avais bien l'intention de vivre ma vie de couple au grand jour. Pour autant, rien au plus profond de moi ne contredisait ni ne trahissait ce premier engagement que j'avais fait en accédant au sacerdoce, et si ce n'était la discipline de l'Église, rien ne m'empêchait de vivre cette double dimension du sacerdoce et du mariage dans une vie évangélique de prêtre ouvrier, telle que je l'avais envisagée pendant mes années de séminaire, et qui était le fondement de mon sacerdoce.

Au moment de demander à être ordonné prêtre, cette question de la promesse de célibat m'avait alors fait hésiter, et j'en étais sorti « par le haut »... en me disant que l'avenir serait ce qu'il serait, et que la condition disciplinaire posée par l'Église ne pesait pas lourd au regard de la mission à laquelle je souhaitais donner ma vie, sachant bien que c'était là un objectif collectif, et que ma petite personne s'inscrivait dans cet immense mouvement missionnaire dont j'avais la conviction qu'il échappait même à l'Église institutionnalisée et donc à sa discipline interne. J'avais alors décidé, une fois bien pesé les enjeux, de prendre le risque... le « beau risque de la foi » !

Le risque est devenu réalité... Un amour humain naissant, passé au crible de la séparation par la distance, vécu dans la fidélité à mon devoir d'état et au respect dû à la fonction qui fut la mienne pendant dix ans comme responsable d'une équipe de six prêtres et curé d'une ville de 10 000 habitants (nous n'avions pas alors le droit d'aller travailler), un amour humain qui avait pris forme et demandait à s'épanouir, venant à point nommé dans une période de grande mouvance ecclésiale et sociétale... Un amour humain qui appelait de moi une réponse autant pour rester justement fidèle à cette première démarche que je fis en juin 1956, que par respect de l'autre, trop souvent et trop longtemps sacrifiée, humiliée, rabaissée, condamnée au silence, celle qui jamais n'aurait voulu être un obstacle sur ma route, un écran entre Dieu et les hommes, celle qui vivait dans son cœur un amour exclusif « qu'elle n'avait pas cherché »... et qu'elle portait douloureusement dans la dignité et la résignation.

C'est donc d'abord pour elle, par amour mais aussi par respect pour elle, et pour toutes celles qui furent, étaient et sont encore sacrifiées sur l'autel du machisme, de l'égoïsme et de l'hypocrisie cléricale, par respect pour LA femme, que je décidai de demander au pape d'être relevé de ma promesse de célibat.

Une deuxième raison motivait cette démarche. Pendant dix-neuf ans, j'avais marié des couples à qui j'avais affirmé la grandeur et la valeur spirituelle du sacrement de mariage ; combien de fois aussi en combien d'occasions, que ce soit dans des sermons, des conversations, des révisions de vie, j'avais avec conviction affirmé que l'amour humain vécu dans le couple était le plus beau reflet et la plus parfaite incarnation de l'amour de Dieu... et voilà que moi, mis en condition, je négligerais ce « don de Dieu » ? En logique et honnêteté, mais aussi par conviction profonde et pour celle qui dans l'effacement avait attendu et

méraitait cette preuve d'amour, je décidai de faire la démarche pour me mettre en règle avec la discipline de l'Église, même si je la dénonçais, et de recevoir le sacrement de mariage.

Il faut replacer cet événement dans la mouvance des années 75. Je dois à la vérité de dire qu'aujourd'hui, je ne me lancerais pas dans cette démarche, d'une part parce que nous avons mûri dans l'état de couple et de prêtre marié et pris la mesure de notre relation à l'Institution et à ses règles, d'autre part parce que les mentalités tant sociales qu'ecclésiales ont évolué vers une liberté des individus qui affranchit du carcan de la loi.

Sans faire une fixation sur ce que je considère comme une hypocrisie de l'institution (entre combien d'autres...), je n'ai pas abdiqué dans le souci de faire connaître mon état de prêtre marié, d'abord parce que je pense que c'est une des façons de remettre en cause la question bien plus large et importante des ministères dans l'Église (j'y travaille à ma maigre mesure), mais aussi parce que c'est un état que j'assume comme juste et qui s'inscrit dans la réalité de la vie. Trop longtemps l'Église, et encore aujourd'hui, a nié la sexualité comme constitutive de l'être humain, la ravalant à l'état de péché mortel. Il faut en sortir. Enfin, je veux, sur cette question précise, mettre l'autorité romaine devant ses contradictions. C'est ce qui, en ce Jeudi-Saint 2009, me fit écrire au prélat de la Mission de France (dont je suis), une lettre restée sans réponse et sans même accusé de réception : Je lui demandais son avis sur le fait qu'on est prêtre « pour l'éternité » selon la bible... Est-ce à croire qu'il n'avait pas d'avis sur un pareil sujet... ou qu'il n'osait pas en assumer la substance ?... J'ai reçu ce silence comme un aveu d'impuissance ou de poltronnerie, vertu épiscopale !

Après quarante ans de vie commune qui ont vu évoluer l'Église et le monde, peut-on en tirer un bilan ?

Si j'étais resté célibataire, serais-je aujourd'hui le même ? Question idiote à laquelle on ne peut répondre que par supposition. Autrement dit : qu'a apporté ou enlevé, qu'a transformé dans le prêtre que j'étais et que je demeure, le fait du mariage ? Le poids culturel de l'état sacerdotal véhiculé depuis des années (pour ne pas dire des siècles), faisait du prêtre posant cet acte d'aimer au grand jour, un paria, mis au ban de la société, obligé de s'expatrier, un « défroqué ».

Le contexte a heureusement considérablement évolué, grâce d'abord à la société civile devenue plus tolérante et libérée du poids moralisateur d'une Église enfin démunie de son pouvoir castrateur de consciences, grâce aussi au nombre conséquent de prêtres osant enfin afficher au grand jour un amour humain, faisant ainsi basculer l'opinion.

Dès lors, comment faire un bilan ? Question mal posée : d'abord parce qu'elle n'inclut pas celle qui depuis quarante ans maintenant partage ma vie..., et que je n'entends pas parler de moi au singulier dans la mesure où « de deux nous sommes un ». Cette union qui n'est plus simplement « comme-union » mais union réelle, ne peut pas ne pas impliquer des interférences autrement plus subtiles et ontologiquement transformatrices : il en va des caractères, des comportements, des habitudes, des mœurs, et inévitablement des relations à autrui... et à Dieu.

Je mentirais si je n'avouais pas avoir ressenti au moins dans les premières années de notre mariage, un sentiment de frustration... Le comportement à mon égard de prétendus « confrères », allant jusqu'à m'exclure de l'équipe dont j'avais été le responsable dix ans durant, me surprit sans plus... Je les croyais plus fraternels, à défaut d'être solidaires... Parmi les copains et amis, la plupart réagirent très positivement : quelques-uns progressivement marquèrent leur différence, tout cela passé en pertes et profits. Je sais le besoin que chacun a de s'identifier... Si moi, marié, j'avais les mêmes droits, le même statut qu'eux, que devenait alors leur célibat souvent lourd à porter ?

Concernant le milieu professionnel et syndical, aucun problème, plutôt même sympathie et approbation. Combien de copains m'ont demandé un jour ou l'autre qui un conseil, qui un sacrement, qui un signe de ma foi ou un regard sur leur propre vie.

Ce qui me fut le plus difficile à assumer, c'est le fait souvent ressenti de ces gens qui venaient se confier « au prêtre » parce qu'ils en attendaient une parole de paix, de soulagement... Je pouvais, j'aurais voulu continuer à apporter à ces gens « tout-venant » cette qualité relationnelle qui était en moi, mais j'en avais perdu la vitrine... De cela j'ai souffert, même si nombre de mes intimes nous sont restés très attachés, me considérant toujours comme leur confident, voire même leur « confesseur ».

Faut-il inscrire autre chose en négatif ? Certainement une moindre disponibilité de temps au sens où on l'entendait dans les années antérieures qui me voyaient chaque soir ici ou là en réunion, ou partageant le repas d'un couple, d'une famille (quelquefois d'ailleurs en « pique-assiette ») sans que j'en aie conscience, persuadé que je, faisais là œuvre pastorale... travers récurrent des « curés »). Est-ce là véritablement un manque ou plutôt un autre style de vie ? La relation qu'on peut avoir, qu'on a cultivée sous une certaine forme pendant des années de vie célibataire et qui prend alors d'autres formes, est-elle à apprécier quantitativement au temps passé avec, ou qualitativement ?

De cet aspect négatif des choses, on peut parfaitement retenir l'aspect positif : être plus intensément présent en moins de temps.

J'ai quelquefois ressenti chez tel ou telle une certaine réticence à la confiance, du fait de la présence réelle ou supposée de l'épouse : crainte d'indiscrétion ?... jalousie féminine ? Inversement, beaucoup de confidences nous sont venues du fait qu'on était un couple, la présence de la femme étant un gage d'ouverture d'esprit et de compréhension d'un certain nombre de difficultés d'ordre conjugal ou autres plus féminines... que l'on n'aurait pas confiées à un célibataire.

À me regarder aujourd'hui, et en dehors de toute considération d'ordre intime, je mesure ce que la vie de couple m'a apporté : je parlerai là évidemment à titre personnel.

Je pense d'abord à mon caractère : la vie de couple est exigeante à ce niveau-là. Les caractères s'affrontent, se modèlent, s'assouplissent réciproquement au gré d'inévitables concessions. On cultive la tolérance, le respect de l'autre pour lui-même, Pas d'échappatoire possible : l'érosion des tempéraments est à ce prix : les personnalités de l'un et de l'autre en tirent les conséquences, et la fusion des deux fait la marque et l'image du couple. Je garde le douloureux souvenir de prêtres amis combien valeureux devenus alcooliques ou asociaux, et même suicidaires, à cause d'amours contrariées...

Je sais gré à mon épouse de m'avoir non sans quelques affrontements, permis de garder une certaine souplesse de caractère, et un regard ouvert sur les autres : éviter de juger, essayer de comprendre, savoir accueillir et se taire pour écouter. Il y a aussi la sensibilité et l'intuition féminines qui viennent en éclairage et en complément, pour un apport précieux.

Il faudrait aussi et surtout inscrire en positif tout ce qu'apporte à l'homme l'amour humain. Je connais le discours : il y a tant de façons d'aimer... de l'amour de « son » peuple à l'amour « platonique » aux frontières vagues... Je persiste à penser que l'état de célibat est viable, à la condition d'en avoir la vocation et de l'avoir choisi : il demeure un charisme. Ce qui est à dénoncer, c'est l'amalgame imposé entre vocation sacerdotale et état de célibat. Il faut même aller plus loin et remettre en cause toute la hiérarchie et le pouvoir dans l'Église, en fait repenser ce qu'on appelle « la question des ministères ». On y travaille !

Les années passant, le temps relativise bien des situations et normalise les rapports humains. Je ne saurais pas faire un bilan de ce que le fait d'être prêtre marié a pu apporter en plus ou en moins dans l'ordre des contacts, des relations, des amitiés, et ce qu'a pu être le témoignage de nos vies dans les domaines de la foi et de la société. C'est aux autres à le faire, et je suis mal placé pour le leur demander. A en croire la persistance et la qualité de l'amitié que combien nous témoignent, il faut espérer que le bilan n'est pas trop négatif. J'ai même souvent mauvaise conscience de ne pouvoir répondre à toutes les sollicitations ou donner suite à toutes les amitiés... Je laisse volontairement ce chapitre ouvert, impatient d'y voir un jour, écrite de leur main, réponse de ceux à qui j'avais un jour de 1956, décidé de consacrer ma vie.

Par rapport à l'Église, il est évident que mon mariage a tout changé... Je note au passage que ce qui fait vraiment problème, ce n'est pas l'aspect moral ou la situation (qui n'est en fait qu'un argument) : l'Église s'accommode très bien (elle l'a fait tout au cours des siècles) de concubins, d'homosexuels, voire de pédophiles aussi longtemps que cela demeure secret. Ce qui fait problème à l'Église, c'est l'acte civil de mariage, c'est-à-dire l'aspect juridique et social, la création officielle d'une cellule d'humanité, l'officialisation du couple : femme et enfants avoués créent à l'homme des responsabilités que l'Église refuse d'assumer, d'une part parce que ainsi lui échappe la mainmise absolue sur l'homme qui devient responsable devant autre qu'elle-même ; d'autre part parce que, par voie de conséquence, cela fait éclater le système pyramidal du pouvoir de gouvernement dans l'Église : on casse la caste cléricale, on rompt le secret corporatif, on ébrèche le pouvoir, on ouvre les fenêtres de la loge qui pour n'être pas maçonnique, n'en est pas moins sectaire. En plus, on crée des problèmes d'héritages...

Le recul obligé que j'ai pris par rapport à l'institution Église m'a rendu libre : Pourquoi libre ? Je n'ai plus le devoir d'enseigner, et donc de rendre compte à l'orthodoxie ; libre dans la conception et l'expression de ma foi, dans la compréhension et l'interprétation des dogmes, dans la pratique et l'approfondissement des rites sacramentels...

Avec le recul du temps, je suis heureux de cette épreuve qui m'a fait gravir des paliers que je n'aurais probablement jamais franchis si j'étais resté officiellement dans le giron de l'Église. « Ils disent et ne font pas... », cette parole de la Bible a toujours été pour moi une référence et un miroir.

J'avais pendant vingt ans, été un homme de parole et d'enseignement. Je devenais un silencieux acteur de la foi et du message évangélique, portant le handicap que m'imposait l'institution Église, prétendant me « réduire à l'état laïc », terme que m'attribue aujourd'hui encore mon organisation d'Église (la CMDF), terme qui m'honore mais dont je regrette la connotation minimaliste.

J'ai alors, bien qu'insensiblement, commencé un long cheminement qui voyait une à une se vider de contenu les phrases rituelles si souvent prononcées parce que faisant partie de la « trousse à outils » du prédicateur. Et se sont affinées des appréhensions, des façons de concevoir et de vivre les valeurs fondamentales de la foi, mais avec cette difficulté de les mettre en forme et savoir les dire avec des mots. Par exemple, cette question mille fois revenue du bien et du mal : si Dieu est bon et tout puissant, pourquoi tant de misère ?

Nous avons tous les réponses stéréotypées figurant dans les manuels de théologie..., mais quand on veut sortir de la formule et parler avec son cœur à l'ami qui interpelle parce qu'il est dans l'extrême malheur, alors vient la minute de vérité. Mais quand l'interlocuteur est dans la douleur et appelle au secours, combien de fois me suis-je trouvé court et aussi malheureux que lui pour répondre à sa peine. Et c'est là que je rejoins la qualité d'aimer et la profondeur du silence... Et si le Verbe de Dieu était aussi le cœur de Dieu ?...

Les événements de la vie, et plus précisément le contact quotidien avec ces copains de travail ou du syndicat faisant profession d'athéisme mais n'arrétant pas d'interroger et de chercher, ont fait évoluer ma façon de dire Dieu.

Dieu, cet éternel présent, toujours en devenir, intimement en moi et tellement au-delà, si proche et si lointain, si intime et si autre... Pour autant que j'aie le droit et la compétence pour en juger, je dirais sans orgueil et sans fausse gloire avec saint Paul : « J'ai combattu le bon combat et j'ai gardé la foi », croyant encore que « tout est grâce » !

Je dois à la vérité d'ajouter que le fait d'être prêtre-ouvrier, sans charge paroissiale et ayant un métier, me fut un avantage conséquent par rapport à combien de collègues qui, du jour au lendemain, se retrouvaient sans qualification, sans revenus, démunis au seuil d'une vie nouvelle... Combien j'en ai aidé de ces copains en les accueillant et en leur trouvant du travail...

Je me suis risqué, en me défendant de tout amalgame, à trouver des correspondances entre ce que furent pour et dans l'Église les prêtres-ouvriers et ce que pourraient être les prêtres mariés : j'ai sur ce sujet fait l'un des douze témoignages du livre dont il est question dans l'introduction ci-dessus. J'en extrais ces quelques phrases :

Concernant les P.O., ce que réalise un groupe humain au travers de 60 ans d'existence apparaît comme bien plus complexe et parfois bien plus grand que la conscience qu'en ont les acteurs et qu'ont voulu en retenir les promoteurs. Les véritables traces qu'ils laissent vont bien au-delà des documents et des récits. Elles sont beaucoup plus profondes et moins intimes que la somme des souvenirs de chacun. L'histoire le dira, mais peut-être pas l'histoire de l'Église-institution tellement sourde au message que les P.O. ont voulu lui faire entendre.

Ainsi peut-on parler des prêtres-ouvriers, en voie de disparition faute de combattants mais promis à renaître, et des prêtres mariés, clandestins ou affichés au gré des époques, mais toujours subversifs au sein d'un corps clérical malade et appelé à la métamorphose.

J'ai aujourd'hui la certitude que notre Dieu unique est à plusieurs visages, et tant pis si j'enfonce des portes ouvertes. L'espérance qui m'habite, c'est que un jour dont je ne prendrai pas le risque de le situer dans le temps, il n'y aura plus de chrétiens et d'islamistes ou de protestants, voire de bouddhistes, plus de Romains ou d'orthodoxes, plus de prêtres avec obligation de célibat et de « ministres ordonnés » supérieurs aux brebis du troupeau, et même plus de croyants et d'incroyants, car toutes choses seront résolues, et la création dont nous sommes les coauteurs et ce Dieu dont nous sommes les porteurs auront trouvé leur plénitude. Là est mon espérance, là est ma foi.

Alors, fi de nos querelles de doctrine et de nos appartenances diverses, de nos procès d'intention et de nos exclusions, de nos « réductions » et de nos disciplines, de nos formules toutes faites et de nos mots trop courts pour dire l'indicible... Alors sera la vérité ! « Qui fait la vérité vient à la Lumière ! » (*Jean 3/21*)

P.S. : Je prie le lecteur de considérer ces lignes comme un témoignage de vie et non comme une vérité ; je sais trop de prêtres célibataires tout aussi disponibles, écoutants, fidèles et heureux dans le célibat pour ne pas vouloir ici leur faire ombre.

Jean LANDRY

in *Golias Magazine* n° 165 (nov-déc 2015) pages 77-84